Carême 5 B. Le Châtelard 2024.

Cette page d'évangile passe souvent inaperçue : l'histoire de ces « Grecs » – comprenez : ces païens curieux du Dieu des juifs, ces « craignant Dieu », comme on les appelle – qui demandent à rencontrer Jésus. Sans doute sont-ils intimidés par le rabbin juif, ou retenus par des règles de pureté qui leur interdisent de l'approcher de trop près, alors ils s'adressent à Philippe : ce disciple-là, comme son prénom l'indique, est un juif de culture grecque, il fera un bon entremetteur. Embarrassé, Philippe attrape son ami André, et ils s'en vont tous les deux annoncer à Jésus que des Grecs veulent le voir…

Voilà donc une petite affaire de rien du tout : des païens veulent te voir. Or, autant que je comprenne, cette demande produit sur Jésus un effet considérable. Il s'arrête et dit : *« L'heure est venue. »* Jésus semble interpréter la démarche des Grecs comme un signal donné par le Père : ça y est, c'est l'heure. « L'heure » : rappelez-vous Cana, *« mon heure n'est pas encore venue »* ; nous étions alors au début de l'évangile, au chapitre 2 ; nous sommes ici au chapitre 12, à l'endroit où s'opère un basculement. Sur les onze premiers chapitres, depuis les noces de Cana jusqu'à la résurrection de Lazare, Jésus a enchaîné les « signes », sept signes qui l'un après l'autre nous font progresser vers « l'heure » qui vient, l'heure de la croix, l'heure de la glorification de Jésus à travers la mort. Après le chapitre 12, c'en est fini des signes ; la deuxième partie de l'évangile de Jean, nous l'appellerons « le livre de la gloire ». Nous entrons dans la vie intérieure de Jésus, nous allons plonger avec lui dans le drame qui conduit à la Passion et où se dévoilera la gloire de Dieu, l'immensité de son amour tout puissant. Or pour marquer le passage d'une étape à l'autre, pour signifier qu'on entre dans l'heure de la croix, l'évangéliste glisse un épisode anodin : des non-juifs frappent à la porte.

Le monde païen appelle. L'heure vient pour l'humanité entière d'accéder à Dieu, Israël va porter son fruit qui est le salut pour toutes les nations. La perspective est réjouissante, c'est notre avenir qui se dessine. Or pour Jésus l'heure n'est pas à la joie. Il semble plutôt qu'un poids affreux lui soit tombé dessus : *« En vérité je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre de meure pas, il reste seul… »* Le temps qui commence sera d'une solitude immense, abyssale, jusqu'à mourir. Et les paroles de Jésus – ça ne nous a pas échappé – ont des accents de Gethsémani. *« Maintenant mon âme est bouleversée. Vais-je dire : Seigneur, éloigne-moi de cette heure ? — Non, c'est pour cela que je suis venu. »* Nous reconnaissons le fameux *« Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; mais que ta volonté soit faite et non la mienne »*. Ce que Matthieu, Marc et Luc nous font entendre au Jardin des Oliviers, Jean le pose ici. Le combat spirituel de la Passion est engagé, quand quelques Grecs demandent à voir Jésus.

Pourquoi ? Comment comprendre ? Voici sans doute ce que Jésus entend : le monde païen appelle, ainsi donc la mission tournée vers Israël est désormais achevée. Dieu en a pris acte : son peuple se ferme à l'évangile et se referme sur soi, alors l'humanité entière frappe à la porte, et elle en a le droit. Il est probable qu'en percevant les choses ainsi, Jésus fut saisi d'une vertigineuse tentation. Qui sait – l'idée n'est pas de moi – si les tentations de Jésus au désert, présentes chez Matthieu, Marc et Luc mais absentes chez

Jean, qui sait s'il ne faudrait pas les deviner ici, situées à cet endroit caché de l'Évangile ? La tentation, c'est de lâcher Israël ; c'est de l'envoyer promener et de s'en aller répondre immédiatement à l'attente des païens. Autrement dit, de fuir une mission vouée à l'échec, de refuser la mort qui s'annonce et d'ouvrir une autre voie. Ailleurs, on m'entendra. Le Père m'appellerait-il à cela, par ces quelques Grecs qui s'approchent ? Non, le Père ne m'appelle pas à cela. Le Père m'appelle à tenir bon, fidèle à l'alliance, solide dans l'amour, confiant en une promesse de vie qui aura le dernier mot. Jésus est sans hésitation : il aimera son peuple jusqu'au bout, il l'aimera jusqu'à mourir.

Convenons-en, la disproportion est énorme entre ce modeste événement, quelques non-juifs qui veulent voir Jésus, et sa résonnance évangélique, avec en prime un coup de tonnerre et la voix du Père comme au Baptême, comme à la Transfiguration, puis l'annonce de la victoire d'un énorme combat spirituel : *« Le prince de ce monde est jeté dehors. »* Cet épisode condense en un seul quatre événements majeurs mentionnés dans les autres évangiles : la voix du Baptême, celle de la Transfiguration, la scène des tentations et celle de l'agonie.

Moyennant quoi, messieurs les Grecs de ce jour-là, il n'est pas dit que vous ayez rencontré Jésus. Alors nous nous joignons à vous, et avec vous nous espérons le « voir » bientôt. Durant les deux semaines qui viennent, nous n'allons plus le lâcher des yeux. Nous le contemplerons, marchant vers sa Passion, nous l'accompagnerons dans son combat intérieur. Il nous conduira jusqu'au fond du drame humain, jusqu'au fond de nos propres ténèbres, et nous l'y suivrons, non sans peur, mais avec confiance et courage. Nous cherchons un sauveur et nous verrons un crucifié. Mais au matin de Pâques tout sera dévoilé. Alors nous saurons qui est Dieu, jusqu'où il nous aime, et jusqu'où il nous veut vivants. Beaux et vivants, parce que c'est là qu'il trouve sa gloire. Amen.

P. Miguel Roland-Gosselin, jésuite